

## AVANT-PROPOS

*« Vous avez 3 nouveaux messages et 14 messages sauvegardés.  
Nouveau message - Aujourd'hui à 9 h 54 – Bonjour, je cherche  
à vous joindre de la part de Jean-Claude Perronnet  
pour un témoignage. Rappelez-moi ce soir à l'heure  
qui vous convient. Voilà mon numéro \*\* \* \* \* \* \* -*

*Message sauvegardé  
Nouveau message – Aujourd'hui à 11 h 12 –  
Bonjour, je vous appelle pour un témoignage  
pour Jean-Claude ... »*

Depuis le lancement de cette idée d'écriture collective – la biographie du sportif non-voyant, mon téléphone sonne continuellement. Ce sont les « contacts » du sportif qui répondent présents à sa demande de partage. Lorsque je rappelle, dès les premières phrases, je suis invitée à entrer de plain-pied dans une grande famille : celle de la course. Un sport intimiste et international, mal décrit dans les médias aux heures de grande écoute, peu connu et peu supporté, mais un sport où les gens se sentent vivre, se connaissent et se reconnaissent pour ce qu'ils sont. Et dès que nous abordons le sujet principal, la vie et les performances de Jean-Claude, l'émotion est au rendez-vous et les commentaires s'accordent sur un point : « Il est un être exceptionnel, connu comme le loup blanc, et une fois qu'on l'a rencontré, on est lié à vie par une amitié très forte. » J'écoute, j'enregistre, je note tous ces souvenirs, anecdotes et récits qui me sont livrés par téléphone ou par email, avec une sincérité communicative. Souvent, je ne demande pas de faits objectifs.

J'essaie d'orienter la conversation vers un point de vue particulier, une manière de voir – c'est le cas de le dire – ou des impressions, pour trouver le détail qui fait la différence et offre la chance de déployer un univers, d'ouvrir la porte de l'invisible, de révéler le vrai sous la surface de la réalité.

Au départ, je croyais que mon travail consistait à explorer les rapports entre la cécité et la course à pied, au travers d'exploits sportifs. Il n'a pas fallu trois appels pour me détromper. Il est question ici des rapports humains, ceux que l'on entretient avec soi-même, ceux que l'on développe avec les autres et ceux qui s'inscrivent dans les cercles étendus de notre environnement. Ce récit trace sa route à travers un patchwork d'une centaine d'appels, 80 partages de photographies, 70 emails. Je sollicite l'indulgence des témoins et des lecteurs pour mes raccourcis et mes choix subjectifs : je voudrais tracer une ligne de départ plutôt qu'une ligne d'arrivée.

C'est un 20 octobre que Jean-Claude m'accueille chez lui, dans son appartement dijonnais. Lors d'un échange téléphonique, la semaine d'avant, il m'a décrit très précisément le parcours : « En sortant de la gare, du côté principal et non pas sur la petite rue arrière, le tramway nouvellement installé vous emmène un arrêt plus loin. Vous devez traverser la station et une petite place pour vous rendre en face, devant l'*Hôtel de la Cloche*. Il vous suffit d'attendre le bus 5 direction Université, prévu à 8 h 17. Ensuite, vous descendez à l'arrêt *D'arbaumont* à 8 h 33. Sur votre gauche, vous verrez une série d'immeubles perpendiculaires. Sur votre droite, au 3 F, une tour de 12 étages et à double entrée. Vous sonnerez, c'est au dernier étage. » C'est lui le guide et il adore ça. Beau paradoxe, plein de vérité.

## L'HOMME QUI COURT AVEC LES YEUX DES AUTRES

J'ai suivi sans accroc ces indications. Rien ne manquait pour me diriger, rien n'était en trop. En ce dimanche matin d'automne, le ciel couvert menaçait d'éclater mais il ne faisait pas froid pour la saison. Les rues étaient humides. Les passants rentraient nonchalamment et le cœur me battait en sortant de la gare pour ce premier rendez-vous. Les appels des témoins, des sportifs et accompagnateurs, m'avaient vraiment impressionnée et je savais sur ce coureur hors normes certains détails qu'on ne dit qu'à ses amis de longue date, et tout cela avant même de lui avoir serré la main. Je me suis présentée à l'interphone, j'ai traversé le hall en marbre, j'ai évalué d'un coup d'œil le genre d'immeuble, style années 70 à la propreté un peu surannée – plutôt cossu sans rouler sur l'or. J'ai pris l'ascenseur, j'étais en terrain connu si l'on peut dire. Je ne me doutais pas qu'un quart d'heure plus tard, en redescendant à deux pour visiter la ville, j'aurais changé diamétralement mon regard sur cette entrée. Tout d'un coup, je prendrai conscience de la distance entre les murs, du carrelage très lisse, peut-être glissant ? et incrusté d'un tapis marron à poils courts entouré d'une tige métallique en relief, périmètre d'un millimètre incontournable, juste devant le palier ; je jaugerais la hauteur de la poignée pour ouvrir, la nécessité de reculer pour passer ainsi que le double mouvement nécessaire ; je m'aviserais de la présence de trois marches d'un escalier très large et sans aucune rampe, des aspérités du macadam, des rebords inégaux du trottoir, tantôt en bateau, tantôt très hauts ; je remarquerai les flaques d'eau, pile devant les passages piétons, les gravillons, les rectangles blancs à points relief pour attendre avant de s'engager sur la chaussée (on sait leur nom quand on en a besoin : *podotactiles*), les poteaux à contourner par la droite ou par la gauche, les poubelles ou les encombrants qui étranglent le passage. J'ai eu l'impression ce jour-là d'avoir le regard qui touche.

Et avec ça, l'extraordinaire sensation du ciel au-dessus de nous, de cet espace libre et ouvert, illimité, infini comme un appel et une

JEAN-CLAUDE PERRONNET

promesse. Ce jour-là, j'ai pris une profonde inspiration, en accord avec le monde et focalisée sur le présent. Et je joins désormais ma voix à celle de tous ceux qui remercient Jean-Claude pour leur avoir ouvert les yeux.

CÉLINE BERNARD  
Écrivain personnel